

Pourquoi j'aime les alpinistes qui parlent dans le vide...

De l'abrupt et du gazeux. De la verticale et son vertige. Autant de termes récurrents qui colonisent nos dires lorsque l'on commence à arpenter les mondes de la verticale. De quoi parle donc ce vide, qui semble central pour tout alpiniste ou grimpeur ? Et pourquoi s'en faire une montagne, justement, du vide....

Autant avancer démasqué quand à la thèse centrale des lignes qui suivent : le vide généralement nommé et désigné « en montagne » occupe essentiellement une fonction de masque, ou encore de voile. Je pense ainsi que le vide, l'absence de sol, le *gazeux*, la verticalité, si souvent convoqués pour signer ces activités qui nous passionnent tous à divers titres, sont un *prétexte*.

Car ce vide en question n'est (surtout) pas le néant. J'en veux pour preuve que si les alpinistes ou les grimpeurs s'affrontaient au néant, alors clairement, il n'y aurait pas beaucoup d'alpinistes, ni de grimpeurs...

Car il se trouve que le vide, même s'il est bien sûr métaphoriquement lié à l'idée de chute, ne signe pas du tout l'essentiel de nos pratiques. C'est même tout le contraire qui s'y passe (sauf accident, si j'osais faire de l'humour un peu noir...) : on grimpe justement, pour ne pas y tomber, dans le vide... C'est ainsi paradoxalement le vide qui tient « *tout ce qu'on fait là..* ».

Le tour de passe-passe de l'alpiniste consiste à mettre en jeux le vide, sa métaphore, pour lui même. Donc pour les autres, et notamment (c'est une hypothèse) pour les admiratrices, s'il y en a, qui sait... Je reviendrai sur ce point. Mais j'insiste : rapport au vide, les alpinistes sont indirectement nietzschéens. S'il est clair que le vide qui ne les tue pas les rend plus forts, il n'y pas de raison pour qu'ils n'en fassent un signifiant majeur de leur activité, et du sens de celle ci.

Je reprends ce que je viens de dire plus haut :

Si les alpinistes s'affrontaient au néant, alors, il n'y aurait pas beaucoup d'alpinistes. Et, si les alpinistes s'affrontent au vide, c'est uniquement parce que ce vide vient masquer, ou permet de masquer d'autres choses.

Et quoi donc, me direz vous...

Pour reprendre Lacan, je pense que le vide, évoqué à répétition en montagne, sert d'abord à ne pas sombrer dans la menace de psychose, somme toute classique, qui pend au nez de l'homme moderne. Il n'échappe plus à quiconque désormais que l'alpinisme, mais aussi l'escalade, en tant que nous comprenons tous très bien ces activités, n'existent que grâce à la constitution du sujet de la modernité. Celui là même qui depuis Pascal est délivré de toute transcendance. Celui qui, désormais, doit s'inventer lui même, comme l'écrivait joliment Alain Hérenberg.

J'en reviens alors à mon vide :

Dans la mesure où l'on sait, quoique de manière plutôt discrète, que nos véritables désirs sont fous à proprement parler (le désir du néant est fou à proprement parler car nul ne peut se représenter réellement sa propre mort...), il n'est pas impossible que l'alpinisme (comme d'autres formes, comme l'art, l'écriture et je pense aussi à la danse ou à la peinture) ne vienne « *border* », par le vide, justement, la « folie » de nos vies, où il est rare - nous le savons tous trop bien - que l'on puisse franchement « délirer ».

J'ajoute alors un autre versant à mon discours (je passe même en face nord...) :

Le vide fait exister, en montagne ou en falaise, le nom même du grimpeur.

Il peut en tous cas, par cette voie (sans jeux de mot, quoi que...) passer du nom *commun* au nom *propre*.

Le nec plus ultra, si j'ose dire, fut, pour les pionniers, un effet de nomination, au sens plein du terme. Il a un temps été possible de donner *son nom même* à la voie. De le graver dans la pierre, d'une certaine manière : couloir Whympfer, pilier Bonatti etc...

Notons que désormais, cette nomination se fait plus rare :

A mesure que les alpinistes sont devenus plus nombreux, on est passé de la nomination à *l'inscription*, mais l'on continue bien d'inscrire pourtant un peu de soi même dans le nom d'une voie que l'on a ouverte ou réalisée. Appeler une ligne *La Demande* (en mariage, en l'occurrence...) ou *Et je Suis le Vent...* ce n'est pas rien.

Ce n'est pas pareil, en tous cas, que de nettoyer sa voiture le dimanche...

Tout comme la page blanche est nécessaire à l'écriture, le vide dont je tente de parler est le support particulier d'une forme possible de nomination, ou d'inscription de soi même...

Autre versant liant l'alpiniste au vide : son désir (ça c'est peut-être la vraie face nord).

Je cite Hegel, mais pas que pour faire malin :

L'être humain ne se constitue qu'en fonction d'un désir portant sur un autre désir, c'est à dire, en fin de compte, un désir de reconnaissance.

Autrement lu :

On ne désire pas faire de la montagne parce que la montagne est belle.

Ou pour les sensations que l'on y éprouve.

Non.

On désire la montagne par rapport au désir *tierce* - j'insiste - d'un autre...

Mon désir vers un objet, ça n'existe pas. Mon désir d'un objet (montagne ou verticalité comprise) ne se tient que du désir d'un autre... Sinon, ou à cause de cette triangulation nécessaire, structurale peut-être, nous serions toujours dans le flou (pour ne pas dire dans le vide) quant à notre désir... Et ça, il faut bien en parler.

Car pour parler du désir, il n'y a que la parole.

La parole, ce n'est pas le langage.

Je fais court sur ce plan, mais le rapport du sujet entre la parole (commune) et son langage (à lui), ce n'est jamais une mince affaire. Quelques exemples...

Si l'alpiniste était fou, il utiliserait bien un langage, mais sans parole compréhensible pour nous. Ça peut arriver.

Si l'alpiniste était névrosé, il essaierait de faire coller sans fin sa parole au langage. Ça, ça arrive plutôt souvent.

Mais comme on peut penser que l'alpiniste n'est classiquement qu'un homme moderne, il tente, dans le champ du langage, de faire *tenir sa parole*.

Et ce n'est pas si facile... quand on parle du vide, justement.

La preuve : contrairement au foot ou à la bagnole (je prend ces deux exemples par hasard, bien sûr) l'alpinisme n'intéresse que très peu les autres hommes modernes.

C'est pourtant pour cela que j'aime les alpinistes, au fond.

Ils essaient - il existe d'autres manières, mais ce n'est pas le sujet - de dire quelque chose.

Mais quoi ?

Il n'échappe à personne, j'imagine, que l'universel du langage fait mur à notre parole de sujet.

Je cite Guy Debord, pour faire court et intelligent :

« Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »

Notons que cela a été écrit avant 68, mais que ça reste féroce d'actualité...

Repensons à ces trois mots simples de Debord : spectacles. Eloignement. Représentation.

On sent bien qu'il y a de quoi oublier son existence, la dedans.

De quoi oublier le sens de notre existence.

Il y a de quoi chuter, vraiment se casser la gueule, comme dans le vide du Loft, par exemple... Car le vide du Loft n'est pas du tout le même vide que celui que l'alpiniste convoque à tout bout de champ dans son discours.

Le vide de l'alpiniste dit, en gros :

Là, il y a du plein.

Le vide dont on parle en montagne, donc, c'est pas du tout celui du loft...

Je précise que c'est mal parti, évidemment, pour savoir qui va gagner, du lofteur ou du grimpeur, mais c'est justement ce vide qui entoure l'escalade qui peut éventuellement signer pour l'alpiniste - *et sa parole en témoigne* - qu'il n'était ni dans l'avoir, ni dans le paraître, *mais dans l'être*.

C'est une manière de dire la vie existe bien au bout des doigts.

Au bout des doigts ? Pas ceux de la télécommande et du Loft, non.

Pensons à notre dernière grande longueur, ou à notre dernier câlin : le lien entre le corps et l'esprit, c'est quelque chose... C'est en fait la même chose.

Pour avoir une idée de là où je veux en venir, relisons le joli titre du philosophe Michel Onfray, *l'art de jouir*. Saint Augustin, Descartes, La Mettrie, Bergson... tous ces grands penseurs se sont confrontés, un jour, à l'ivresse, au dérèglement quasi mystique où l'être, *dans son corps tout entier* (je souligne parce que le parallèle avec les activités « de la verticale » me paraît important) en impose de tout son tremblement, de toute sa syncope à *l'esprit*.

Ils ont tous eu le vertige, ces penseurs. Comme tout bon alpiniste d'ailleurs (même si il est exact que tous les alpinistes ne sont pas des penseurs), dans ce sens où le vertige est non pas la peur immédiate du vide, mais la peur « en retour » de l'instant de saisissement et de fascination (j'allais écrire : de séduction) du vide.

Voilà. Un dernier point notable : remarquons enfin que le vide, la paroi, la montagne ou la falaise - quoi que nous nous évertuions à leur faire dire -, ne disent rien, justement.

Ou rien d'autre que ce que nous voulons, nous, en signifier.

Ecrire : *ce jour là, la montagne n'a pas voulu*, est au pire une grosse bêtise, au mieux un bel aveu.

Je veux dire :

L'homme est un animal à forte valeur symbolique ajoutée.

Il est le seul animal à savoir distinguer l'eau plate de l'eau bénite.

Ce que je souligne par là, in fine, c'est que si le mot chien n'aboie pas, alors :

Le mot vide, au fond, ne fait chuter personne à terre.

Mais il peut faire parler...

Ce qui n'est déjà pas si mal.

Jean-Marc PORTE